

✕Gaspard Koenig, *Kidnapping*✕

Paris, Grasset, 2015, 365 p., 19 €

Mustapha Harzoune

DANS **HOMMES & MIGRATIONS 2016/2 n° 1314**, PAGES 180 À 181

ÉDITIONS **MUSÉE DE L'HISTOIRE DE L'IMMIGRATION**

ISSN 1142-852X

DOI 10.4000/hommesmigrations.3683

Date de mise en ligne : 06/11/2016

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-hommes-et-migrations-2016-2-page-180?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Musée de l'histoire de l'immigration.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Gaspard Koenig, *Kidnapping*

Paris, Grasset, 2015, 365 p., 19 €

Mustapha Harzoune



Édition électronique

URL : <http://>

hommesmigrations.revues.org/3683

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Cité nationale de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2016

Pagination : 180-181

ISBN : 978-2-919040-35-3

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Mustapha Harzoune, « Gaspard Koenig, *Kidnapping* », *Hommes et migrations* [En ligne], 1314 | 2016, mis en ligne le 19 septembre 2016, consulté le 06 novembre 2016. URL : <http://hommesmigrations.revues.org/3683>

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

Tous droits réservés

Gaspard Koenig Kidnapping

Paris, Grasset, 2015,
365 pages, 19 €

Dans *Kidnapping* tout s'emboîte, coule, parfaitement huilé. On passe du Londres de la finance à un monastère roumain des Carpates. On patauge dans

les mœurs européennes, celles des tractions entre institutions et gouvernements et, dans le même mouvement, on plonge dans l'intime de l'exil roumain à Londres.

Roxy, nounou roumaine, est employée par David et Ivana, son épouse croate, pour veiller Georges, leur rejeton. Elle est payée au lance-pierres mais au moins les corvées de chiottes et de tambouille lui sont épargnées. Roxy économise pour ouvrir une pharmacie au pays mais son *"statut d'esclave domestique"* lui fait honte quand son fiancé vient la visiter. Et quand s'éloignent les perspectives du retour, *"sa révolte contre les bourgeois londoniens"* devient *"une envie d'abord honteuse, puis de plus en plus assumée, de gagner sa place à leurs côtés"*. Roxy ne fréquente pas les *"habitants de cette ville inconnue"*. Les Roumains préfèrent se retrouver entre eux. Comme à la gare routière de Victoria, où les cars embarquent pour la Roumanie, débarquent les nouveaux immigrants et livrent les colis expédiés *"du bled"*.

Dans un de ces goûters chics pour enfants de la bonne société, elle sauve Georges d'un étouffement certain. Par

cette salvatrice intervention, Ivana comprend que Roxy n'est pas *"une sous-merde"* analphabète, que dans son pays elle était infirmière. Jusque-là, seule Rose, la mère de David, lui témoignait de l'humanité, l'appelant par son prénom, Ruxandra. Il faut dire que la mamie tranche : elle n'aime pas ce que son fils est devenu – un banquier ! L'incarnation d'un système qu'elle exécère. Elle préférerait le voir jouer Shakespeare sur les planches et continue à le morigéner : *"Le jour où l'on cesse d'aider les autres, c'est le jour où l'on commence à vieillir."* Tiens ! Tiens !

David travaille à la Banque européenne. Ses velléités de notabilité patinent. Jusqu'à ce qu'il obtienne de piloter le tronçon Bucarest-Suceava d'une autoroute qui doit relier la Grèce et la Finlande. Arrive alors le tableau des lobbies, de la corruption, des détournements de fonds, des petits arrangements et des combines du genre : *"L'autoroute passe chez vous mais, en échange, vous gardez vos Gitans"* ! Pour faire avaler la pilule aux protestataires, David transforme le projet *"en produit culturel"*. L'autoroute devient la route des monastères. On modernise en valorisant l'héritage ! Et de gazouiller la petite musique d'une Europe chrétienne, éternelle et résistante versus l'islamisation rampante. Ce qui se joue aussi est l'opposition (un brin binaire) de deux mondes, celui d'une Europe soumise au credo néolibéral et à une modernisation faisant de la finance versus celui, paisible, des nonnes du monastère de Varatec hostiles au projet. Varatec ! La région d'origine de Roxy ! C'est là où le destin du banquier et celui de la nounou

immigrée vont se croiser. Lorsque Roxy se sentira flouée par ses employeurs, sa culpabilité se transformera en rage. Alors, dans une scène qui rappelle le personnage de Nino Garofalo dans

Pain et chocolat (1974), "elle raccrochait son costume d'immigrée méritante et redevenait elle-même". Car il faut bien que les masques tombent.

M. H.

Paola Pigani *Venus d'ailleurs*

Paris, Liana Levi, 2015,
171 pages, 17 €.

1999, Mirko et Simona, le frère et la sœur, débarquent à Lyon, en demandeurs d'asile attirés par la lumière du triptyque républicain. Ils ont fuit la

guerre et les persécutions en Albanie. Comme tous les exilés, ils portent le poids des abandons et de la culpabilité. Partir c'est aussi "trahir les siens". Très vite, ils se débrouillent. S'activent. Chacun avec ses fantômes. Mirko travaille sur un chantier, Babel de l'humanité en bleu de travail. Simona est employée dans un magasin discount. Si la sœur se projette avec frénésie dans l'avenir, le frère reste hanté par le souvenir de son neveu, et par son frère qui a rejoint les rangs de l'UCK. "Moi, je me regarde dans le miroir de la France et je me trouve jolie" dit Simona, quand Mirko s'aventure dans les "zones" tristes et reculées de la ville. Il bombe sa solitude à coup de graffs, "comme des cris qui tiennent [sur] les murs écaillés". La friche des graffeurs et muralistes, usines désaffectées et murs à l'abandon, c'est la galerie à ciel ouvert où se figent des mondes dis-

parus, défaits, celui de l'exilé, celui des ouvriers. Simona avance ; et vite. Cache ses souvenirs, dissimule sa tristesse dans une langue qu'elle seule comprend. Mirko, lui, disloqué, traîne. Pour tant, magie de l'art, de la littérature et de l'amour, il reste sensible au monde qui l'entoure. Chez Pierre, il rêve devant un atlas. Le libraire lui offre un Prévert, un Cendrars, lui parle de René Leynaud. La poésie comme ouverture à soi et aux autres. Il rencontre Agathe qui, dans une formule shakespearienne, se veut rassurante : "Si je te mords, tu as mal, tu cries. C'est la preuve que tu es vivant. LA PREUVE." Quand pour Mirko, cette preuve est dans cet amour qui, "le temps d'une étreinte fait oublier l'hiver, les étrangers, la France, l'Albanie, le Kosovo...". *Venus d'ailleurs* n'assène pas de réponses bien ficelées aux questions du moment, mais offre beauté et hauteur de la littérature de saisir la part humaine, l'imprévu, de réinventer et pourquoi pas de transfigurer le réel. Cette littérature ne cherche pas à changer le monde. Juste à enrichir les perceptions, élargir les regards, raconter les interstices du monde et sa part rêvée. Elle lave les bouches et les âmes de ce goût de cendres laissé par les mots des phraseurs télévisuels adeptes du chiffre roi, des bréviaires et des vade mecum. Paola Pigani raconte